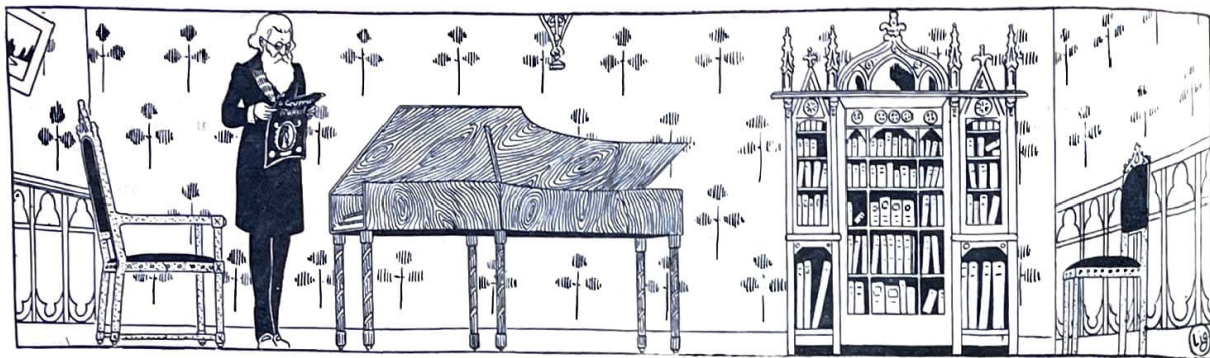




CONCESSION A L'AMORALITÉ...

Or donc, on villégiature — au prix fort. La montagne, la mer coûtent cher. Réfugiés-nous vers les « patelins » ignorés des boulevardiers où l'on ne baragouine pas d'anglais. Là, je n'entends plus de musique. Et pourtant, il m'arrive d'en entendre parler.

O mes amis ! à Paris ou en province, quelles singulières conceptions se font de la musique les onze douzièmes des gens qui prétendent non pas seulement l'aimer, mais l'adorer !

Tenez, au bord d'un ruisseau où trempait un hameçon inoffensif, je causais avec le directeur d'un superbe théâtre de la région Midi-Ouest :

— Vous savez, me disait-il, que j'ai monté cet hiver l'*Heure Espagnole* de Ravel.

— Oui, je vous félicite.

— Merci bien !... Vous pouvez me féliciter... ça vous coûtera moins cher qu'à moi ...

— Le public n'a pas marché ?

— Hélas ! Je vous donne en mille la raison pour laquelle il n'a pas marché...

— Taquiné dans ses habitudes lyriques pour la musique ?

— Non.

— Crise financière ?

— Non.

— Alors ?

— Alors, il paraît que les mères de famille, les jeunes femmes, les demoiselles bien élevées ne peuvent décemment assister à ce spectacle...

— Bah ?

— Oui. J'ai manqué de prévoyance... J'aurais dû faire traduire en japonais le texte de Franc-Nohain...

— Pourtant, il n'y a rien de subversif...

— Je pense comme vous.

A cet instant, côtoyant la « jalle » où trempait un hameçon inoffensif, passait un couple d'élégance périgourdine, aussi déhanché que mixte, raquettes en mains. La jeune personne portait une jupe qui descendait à peine aux genoux. Le couple fredonnait en duo un motif de *Pas sur la bouche*. Evidemment il avait échappé aux initiations scandaleuses de l'*Heure Espagnole* et prenait sa revanche en liberté.

Ne pensez-vous pas que nous soyons parvenus à des mentalités curieuses faites d'un amalgame singulier de traditions et de futurismes. Cette mentalité de transition atteint les familles les mieux pensantes et les plus respectables.

Quoi qu'il en soit, la notion contemporaine de la moralité est devenue singulièrement contradictoire et élastique. La légèreté d'une chronique m'interdit toute incursion philosophique dans le domaine de la morale. Mais ne pensez-vous pas que dans le négoce comme dans l'art, les conceptions du probe et du beau soient assez confuses ? Confusion de lucre licite et illicite, parfaitement admise dans l'un ; confusion du laid et du beau, parfaitement courante dans l'autre.

**

Inutile de définir la moralité, d'autant que la sécheresse d'une définition rigoureuse ne saurait que nuire à la fantaisie des discussions. Au surplus, chacun sait à quoi s'en tenir sur la morale et sur son accommodation aux nécessités quotidiennes.

D'une façon générale, nous savons tous que la moralité n'est qu'une relation caoutchoutée entre nos sentiments et certaines sentences

établies par l'usage. Ces sentences, comme les lois humaines, aboutissent à des interprétations qui varient selon les substances des mœurs individuelles. Nous n'ignorons pas qu'elles ont passé par des séries de transformations opportunes depuis l'ataraxie de Démocrite jusqu'au catéchisme de Lénine.

La moralité est soumise à l'accident de conscience, comme la santé du corps à l'accident physiologique. Nous savons qu'elle varie avec les mœurs, selon les latitudes, la température, l'âge, les sexes, la profession. La morale du financier n'est pas celle du capucin, celle du Palais-Bourbon diffère de celle du Palais de Justice, celle des Folies-Bergère n'est pas celle de l'Armée du Salut, celle de la caserne ne ressemble pas à celle du lycée de jeunes filles, etc. Nous savons aussi que ses oscillations sont régies par un coefficient d'élasticité infiniment mobile ; qu'elle transige le mieux du monde avec le raisonnement et les circonstances, se déforme ou réagit, insoumise à tout étalon de mesure.

La meilleure paraît être la plus simple, la plus conforme à l'intuition naturelle, celle qui sans s'embarlificoter des manigances de la civilisation, repose sincèrement sur les fondations immuables du juste et du vrai. Simple miroir, en somme, sur quoi nous n'avons qu'à nous regarder tels que nous sommes, sans hypocrisie, en ayant soin par avance d'y nettoyer les buées qu'y déposent chaque jour les petits avatars et les menues malpropretés de la vie.

**

Mais laissons ces hautes sphères de la métaphysique pour nous en tenir, à propos de l'*Heure Espagnole*, à la question de la moralité dans l'art.

Tout d'abord, joue-t-elle un rôle dans l'art ?

Certes, puisque l'on peut poser, en principe, que l'art ayant pour objet la manifestation du beau, sinon du vrai et du juste, s'efforce de provoquer des sentiments ; que ces sentiments exercent eux-mêmes des relativités avec les règles et les notions que chacun se fait de la beauté. Or, si l'on admet que l'immoralité dépare la beauté, il faut conclure que l'art ne peut se passer d'une certaine moralité dans sa conception esthétique comme dans ses moyens d'expression.

Le plus difficile est de préciser comment et de quelle façon l'art peut et doit être moral. Déjà la belle Aspasia dont la profession de courtisane n'excluait pas la moralité de l'époque, en discutait avec Socrate. La discussion continue.

Comment déterminer le coefficient d'élasticité ? Dans quelle mesure la moralité doit-elle jouer son rôle ? Dans quelle mesure l'amateur d'art doit-il accepter les concessions ?

Il me semble que le coefficient est assez différent suivant qu'il s'agit des arts plastiques, muets, et des arts dynamiques.

En principe, on est d'accord sur un point évident — à savoir que l'art n'est pas une école d'édification morale. Les artistes n'ont que peu d'affinités avec les moralistes, ayant même de bonnes raisons pour fréquenter ailleurs. Ils ne transposent pas la nature humaine sur un même plan et la voient sous un autre angle. Si bien qu'en stylisant, les esthéticiens ont pu professer que l'art n'est en soi ni moral ni immoral, mais aisément amoral. La théorie est heureuse en ce qu'elle autorise toutes les libertés jusqu'aux confins de l'amoralité.

En peinture, la moralité ou l'amoralité se dégage de la conception esthétique qui résulte d'un idéal élevé, lequel dirige la pensée, la ligne, l'attitude. La représentation du « nu » — la plus typique — celle de la Vénus de Médicis, de la Leda de Rubens, et tant d'autres,

conserve son caractère purement esthétique parce qu'elle procède de cet idéal très éloigné des lubricités du « déshabillé ». L'objet représentatif du nu, loin d'aviver le désir sensuel, est, au contraire, d'absorber toute impression malsaine dans l'harmonie des rythmes et des lignes. Si bien qu'à la différence du nu esthétique, et malgré le talent et la technique de l'auteur, le déshabillé galant ne saurait entrer dans la catégorie des œuvres d'art — le talent et l'art étant choses distinctes.

Ici la réceptivité du spectateur doit se mettre en parfait équilibre entre ses sentiments *moraux* et *esthétiques*. Si ceux-ci lui font défaut, il se laissera injustement choquer par étroitesse de compréhension — protestant du *xvii^e* siècle, égaré dans un monde élargi où Sénèque et Saint-Augustin ne rencontreraient plus de disciples, iconoclaste incapable de distinguer la pudeur de Raphaël et les impudicités dégradées d'une fille d'Eve devant son armoire à glace.

Au théâtre la dose de moralité présente de multiples complexités. L'art y est plus près de la vie, son beau mensonge s'anime ; l'illusion est plus compromise par l'action directe du verbe et de l'expression vivante. Le grossissement de la scène, l'optique, les jumelles rapprochent considérablement les distances qui séparent l'imagination et la réalité.

D'autre part, le théâtre ne vit pas de moralité. Au contraire. Nous écartons, bien entendu, tout ce qui usurpant un nom qu'il salit confond le théâtre avec l'exhibition scandaleuse ou l'ineptie dévergondée. Et nous voulons rester dans le domaine du théâtre d'art — tragique, dramatique, comique, lyrique, chorégraphique.

Le théâtre, disons-nous, ne vit pas de moralité, ou du moins le coefficient de sa moralité est d'une faiblesse proportionnelle au relâchement des mœurs. Rappelant une image de Victor-Hugo, nous pourrions dire qu'un théâtre est le coefficient de son siècle.

En tous cas, l'art dramatique et lyrique, la danse empruntent leurs ressorts essentiels en marge de la morale. Celle-ci ne forme guère que cadre, accessoire, dénouement, destinés à soulager les consciences et les préjugés. Le théâtre s'alimente d'amalgames suspects, des déformations de l'amour avec son cortège d'intrigues, depuis le flirt, l'adultère, jusqu'au crime passionnel — toute la gamme des immoralités. Sous les formes évolutives du classicisme, du romantisme, du symbolisme, du réalisme, le théâtre à thèse ou non, se meut sur un terrain où ne fleurissent guère les sentences morales. Il enveloppe sa moralité bien-séante de mensonge, de mirages, de verbe généreux et plus ou moins riche de sensibilités. Les grandes héroïnes, les héros de théâtre sont des personnages à passion, à tares, psychologies excessives, courtisanes et vicieux, aventuriers — dames au Camélia, Phèdre, Thais et Sapho, Manon et Claudine, lot de débauchés, de maniaques, vieux marcheurs, Don Juan et Figaro, Tartufe et Priola, Méphisto et Salomé, Louise, Aphrodite, tout le muséum dramaturgique.

D'autre part, le théâtre, entreprise industrielle, se prête à toutes les industrialisations mécaniques propres à préciser les visions et à aviver les rêves.

Bref, le théâtre se propose de divertir, et la morale est ici fastidieuse. Elle s'y trouverait aussi dépaycée qu'un prie-Dieu à la Bourse. Et cependant, elle doit planer sur toute œuvre d'art.

Comment concilier de telles nécessités ?

Par de faciles concessions réciproques. Les créateurs, par un usage approprié du goût, de la mesure, du voile esthétique. Le public par un dosage rationnel de la moralité moyenne, aimable, pas grondeuse et fausement préceptoral, celle qui n'est pas enseignée par Mahomet et Platon, cette moralité un peu frivole et complaisante dont les scrupules ne s'attachent point aux broutilles de la vie et ne fait pas de la vertu un épouvantail à moineaux. L'innocence du cœur est la règle de la sincérité. Elle condamne les passions dans la pratique de la vie ; elle les admet dans l'illusion du théâtre, violentes et désordonnées, à condition que son besoin d'honnêteté ne soit pas offensé par la bassesse expressive et la vulgarité du langage.

L'art lyrique bénéficie d'immunités plus larges, grâce à l'inter-vention de la musique. Ce que l'on ne peut dire, prétend-on avec humour, on le chante — ce qui d'ailleurs est parfaitement impertinent, encore que la musique apporte au verbe et même aux situations scabreuses, mieux qu'un voile, un paravent. Elle ne repousse pas nécessairement la foudre des passions, mais telle le paratonnerre, en détourne les dégâts.

La musique n'a, par essence, ni moralité ni immoralité. Elle ne prend contact avec notre sensibilité que sous une forme immatérielle, avec notre cerveau qu'à l'aide d'une substance impalpable. Essentiellement amoral dans sa pureté, elle purifie ce qu'elle touche. Elle n'éveille pas de sensations d'images directes ; chez beaucoup de gens qu'elle charme, elle n'éveille même aucune idée distincte. Telle est, d'un mot, la musique symphonique que l'on peut qualifier poétique-

ment de divine. Les puritains les plus endurcis acceptent ses suggestions émotionnelles. Je serais surpris que Saint-Augustin, s'il revenait, persistât à la bannir du temple saint.

Il est clair que si des combinaisons de notes font éclore en nous des idées et des émotions, ce n'est nullement par imitation, comme le dessin, mais par suite de suggestions, d'analogies ; elles ne sauraient prétendre à imposer une interprétation *fixe* de sentiments que chacun peut entrevoir et trouver selon ses états d'imagination, de nerfs, de conscience. Et les plus pédants de moralisme ne sauraient découvrir dans la musique, aussi voluptueuse soit-elle, un thème raisonnable à leur pédanterie.

Associée à l'art dramatique ou chorégraphique, transportée dans l'action extérieure, elle subit le contact avec la précision du verbe ou de l'attitude. Aux prises avec des sentiments nobles, elle les exalte ; avec des sentiments bas, elle les atténue — idéale avocate des bonnes et mauvaises causes. Le sous-entendu, cette forme perfide de l'indécence, disparaît dans les sonorités du sur-entendu. Elle absorbe les scories du texte, ne laisse plus derrière elle que le dérivatif et le souvenir d'une mélodie — témoins certaines chansons populaires, grasses ou grivoises. Elle habille la nudité du mot, elle édulcore, elle diffuse et détourne la cristallisation.

A la lueur de ces quelques observations sur l'essence amoral de la musique, rapprochons-nous des phénomènes qui nuisent à l'Heure Espagnole.

Certes, les dessous de l'épisode sont scabreux ; l'horlogère de Tolède n'est pas un modèle de fidélité conjugale. Du moins le texte littéral ne peut prêter à aucune allusion imprudente. De telle sorte que déjà l'immoralité du sujet n'est visible que pour les analystes. Ceux-ci sont cuirassés, en ayant vu bien d'autres.

Et voici qu'en outre la musique vient interposer les mailles serrées de sa facture, détourner l'esprit scrutateur des dessous. Elle s'empare de l'intrigue, des détails, les distille, les pétrit, les transforme en harmonies dont le sens auditif est très distinct et pénétrant. Elle nous accapare, et sa magie nous obligeant à ne pas voir ce qui ne doit pas être vu, nous force à n'entendre que ce qui doit être entendu.

Si bien que les moralisés du Sud-Ouest me paraissent avoir exagéré la dose au détriment de l'équilibre *esthétique* dont je parlais plus haut. Forcer la note, même en vertu, est une erreur — respectable certes, mais qui menace parfois de discréditer la vertu dont l'une des parures est de rester aimable et accueillante. Ils me paraissent, au surplus, avoir manqué d'une certaine logique. N'ignorant pas que le théâtre est autre chose qu'une école de sermonage, n'ont-ils pas réfléchi que le temps n'est plus aux interdits qui frappaient *Carmen* ? Leur prudence respectable fait-elle un départ si rationnel entre l'Heure Espagnole et les imprudences de Louise, de Monna Vanna, d'Yseult, de Salomé.

Ils me paraissent aussi n'avoir pas échappé à un phénomène bien connu. La fréquentation du théâtre oriente les mentalités vers des horizons moraux plus distendus. Non pas que l'habitude du théâtre abaisse le niveau de la moralité pratique, affaiblisse le sens moral. Elle crée, du moins, une sorte d'accoutumance des réalités ou des artifices qui s'y étalent. Elle aguerrit et permet de confronter la maladie humaine sans répulsion. Or, cette initiation d'ambiance manque à celui qui n'aime pas le théâtre ou ne le fréquente qu'exceptionnellement. Le défaut d'habitude est l'origine et la cause d'un rétrécissement où s'anémient les notions de l'art et de l'esthétique.

Une dernière observation m'est-elle permise ? Nous savons que la morale diffère selon les âges et les sexes. Encore que l'état de nos mœurs n'ait pas compromis ce principe, n'assistons-nous pas à un certain affranchissement de la mentalité féminine ? Que le sport ou le prix des tissus soit l'excuse des jupes-tutus, que l'égalité intellectuelle autorise la lecture des romans de M. Margueritte et des pathologies landruiformes, que les permis de conduire laissent au sexe faible la liberté des randonnées imprévoyantes, que les dancings aient conquis la faveur des jeunes et mères personnes honnêtes, n'est-ce pas l'indice sinon d'une civilisation plus enviable, du moins d'un nivellement cérébral dont les résultats s'avèrent incontestables ? Il n'est guère plus de sentiers par où ne puissent passer les légitimes curiosités de nos dames. Quelqu'un fit récemment une enquête sur la question de savoir si les femmes pouvaient tout lire sans dommage. L'affirmative couronna la consultation. Ne pourrions-nous conclure qu'elles peuvent tout ENTENDRE — surtout en musique ?

En résumé, l'amoralité de l'art est sa sauvegarde. Moral, son but et ses moyens sont empreints de sécheresse et dépourvus de charme ; immoral, il n'atteint pas à la beauté, encore que le talent de l'artiste fasse illusion dans cette marge du joli provocant qui n'est pas l'art. Amoral, il dépasse ses modèles, la nature et la vie, pour les projeter en idéale beauté.